

Jean de La Fontaine

Fables - Livre II

bibebook

Jean de La Fontaine

Fables - Livre II

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Contre ceux qui ont
le goût difficile



QUAND J'AURAIS EN
naissant reçu de
Calliope

Les dons qu'à ses
amants cette muse a
promis,

Je les consacrerai aux mensonges
d'Esopé :

Mais je ne crois pas si chéri du
Parnasse

Que de savoir orner toutes ces
fictions.

On peut donner du lustre à leurs
inventions :

On le peut, je l'essaie : un plus

savant le fasse.

Cependant jusqu'ici d'un langage
nouveau

J'ai fait parler le loup et répondre
l'agneau ;

J'ai passé plus avant : les arbres et
les plantes

Sont devenus chez moi créatures
parlantes.

Qui ne prendrait ceci pour un
enchantement ?

« Vraiment, me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement

De cinq ou six contes d'enfant »

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques

Et d'un style plus haut ? En voici :

« Les Troyens,

« Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,

« Avaient lassé les Grecs, qui par mille moyens,

« Par mille assauts, par cent batailles,

« N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,

« Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

« D'un rare et nouvel artifice,

« Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,

« Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,

« Que ce colosse monstrueux

« Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,

« Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :

« Stratagème inouï, qui des fabricateurs

« Paya la constance et la peine. »

« C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :

La période est longue, il faut reprendre haleine ;

Et puis votre cheval de bois,

Vos héros avec leurs phalanges,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :

De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style. »

Eh bien ! baissons d'un ton.

« La jalouse Amaryle

« Songeait à son Alcippe et croyait de ses soins

« N'avoir que ses moutons et son

chien pour témoins.

« Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre
des saules ;

« Il entend la bergère adressant ces
paroles

« Au doux zéphire, et le priant

« De les porter à son amant. »

« Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant ;

Je ne la tiens pas légitime.

Ni d'une assez grande vertu.

Remettez, pour le mieux, ces deux
vers à la fonte. »

« Maudit censeur ! te tairas-tu ?

Ne saurai-je achever mon conte ?

C'est un dessein très dangereux

Que d'entreprendre de te plaire. »

Les délicats sont malheureux :

Rien ne saurait les satisfaire.



Conseil tenu par les Rats



UN CHAT, NOMMÉ
Rodilardus,

Faisait des rats telle
déconfiture

Que l'on n'en voyait
presque plus,

Tant il en avait mis dedans la
sépulture.

Le peu qu'il en restait n'osant quitter
son trou

Ne trouvait à manger que le quart de
son souël,

Et Rodilard passait, chez la gent
misérable,

Non pour un chat, mais pour un
diable.

Or, un jour qu'au haut et au loin

Le galand alla chercher femme,

Pendant tout le sabbat qu'il fit avec
sa dame,

Le demeurant des rats tint chapitre
en un coin

Sur la nécessité présente.

Dès l'abord, leur doyen, personne
fort prudente,

Opina qu'il fallait, et plus tôt que
plus tard,

Attacher un grelot au cou de
Rodilard ;

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,

De sa marche avertis, ils
s'enfuiraient en terre ;

Qu'ils n'y savaient que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de Monsieur le
Doyen :

Chose ne leur parut à tous plus

salutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot, »

L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,

Qui pour néant se sont ainsi tenus ;

Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,

Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,

La cour en conseillers foisonne ;

Est-il besoin d'exécuter,

L'on ne rencontre plus personne.



Le Loup plaidant contre le Renard par- devant le Singe



N LOUP DISAIT qu'on
l'avait volé.

Un renard, son voisin,
d'assez mauvaise vie,

Pour ce prétendu vol par
lui fut appelé.

Devant le singe il fut plaidé,

Non point par avocat, mais par
chaque partie,

Thémis n'avait point travaillé

De mémoire de singe à fait plus
embrouillé.

Le magistrat suait en son lit de
justice.

Après qu'on eut bien contesté,

Répliqué, crié, tempêté,

Le juge, instruit de leur malice,

Leur dit : « Je vous connais de
longtemps, mes amis,

Et tous deux vous paierez l'amende ;

Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris

Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »

Le juge prétendait qu'à tort et à travers

On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Note :

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction, qui est dans le jugement de ce singe, était une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en

cela que consiste le bon mot, selon
mon avis. La Fontaine



Les deux Taureaux et une Grenouille



**EUX TAUREAUX COMBATAIENT à qui
posséderait**

Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupirait.

« Qu'avez-vous ? » se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple croassant.

« Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le
chassant,

Le fera renoncer aux campagnes
fleuries ?

Il ne régnera plus sur l'herbe des
prairies,

Viendra dans nos marais régner sur
nos roseaux ;

Et nous foulant aux pieds jusques au
fond des eaux,

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra
qu'on pâtisse

Du combat qu'a causé Madame la
Génisse »

Cette crainte était de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure

S'alla cacher, à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.

Hélas, on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises de
grands.



La Chauve-souris et les deux Belettes



NE CHAUVE-SOURIS DONNA
baissée

tête

Dans un nid de belettes ; et sitôt
qu'elle y fut,

L'autre, envers les souris de
longtemps courroucée,

Pour la dévorer accourut.

« Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes
yeux vous produire,

Après que votre race a tâché de me
nuire !

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans
fiction.

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis
pas belette.

– Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,

Je suis oiseau ; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs. »

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément va se fourrer

Chez une autre belette, aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long
museau

S'en allait la croquer en qualité
d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait
outrage :

« Moi, pour telle passer ! Vous n'y
regardez pas

Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.

Je suis souris : vivent les rats ! »

Jupiter confonde les chats ! »

Par cette adroite répartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui,
d'écharpe changeant,

Aux dangers ainsi qu'elle, ont
souvent fait la figue.

Le sage dit, selon les gens,

« Vive le Roi ! vive la ligue ! »



L'Oiseau blessé d'une Flèche



ORTELLEMENT ATTEINT D'UNE
flèche empennée,

Un oiseau déplorait sa triste destinée,

Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :

« Faut-il contribuer à son propre malheur !

Cruels humains ! Vous tirez de nos ailes

De quoi faire voler ces machines mortelles.

Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :

Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.

Des enfants de Japet toujours une

moitié

Fournira des armes à l'autre. »



La Lice et sa Compagne



UNE LICE ÉTANT sur son
terme,

Et ne sachant où mettre
un fardeau si pressant,

Fait si bien qu'à la fin sa
compagne consent

De lui prêter sa hutte, où la lice

s'enferme.

Au bout de quelque temps sa compagne revient.

La lice lui demande encore une quinzaine ;

Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

Pour faire court, elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande

Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois, montre les dents, et dit :

« Je suis prête à sortir avec toute ma

bande,

Si vous pouvez nous mettre hors. »

Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants,
toujours on le regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

Il faut que l'on en vienne aux coups ;

Il faut plaider, il faut combattre.

Laissez-leur un pied chez vous,

Ils en auront bientôt pris quatre.



L'Aigle et l'Escarbot



'AIGLE DONNAIT LA
chasse à maître Jean
Lapin,

Qui droit à son terrier
s'enfuyait au plus vite.

Le trou de l'escarbot se
rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr ; mais où mieux ?

Jean Lapin s'y blottit.

L'aigle fondant sur lui nonobstant
cet asile,

L'escarbot intercède et dit :

« Princesse des oiseaux, il vous est
fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre
malheureux ;

Mais ne me faites pas cet affront, je
vous prie ;

Et puisque Jean Lapin vous demande
la vie,

Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à
tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon
compère. »

L'oiseau de Jupiter, sans répondre
un seul mot,

Choque de l'aile l'escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean Lapin. L'escarbot
indigné

Vole au nid de l'oiseau, fracasse en
son absence,

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus
douce espérance :

Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour et voyant ce

ménage,

Remplit le ciel de cris : et pour
comble de rage,

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle
a souffert.

Elle gémit en vain : sa plainte au vent
se perd.

Il fallut pour cet an vivre en mère
affligée.

L'an suivant, elle mit son nid en lieu
plus haut.

L'escarbot prend son temps, fait
faire aux œufs le saut.

La mort de Jean lapin derechef est
vengée.

Ce second deuil fut tel, que l'écho de
ces bois

N'en dort de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède

Du monarque des dieux enfin
implore l'aide,

Dépose en son giron ses œufs, et
croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses
intérêts,

Jupiter se verra contraint de les
défendre :

Hardi qui les irait là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une
crotte ;

Le dieu la secouant jeta les œufs à
bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaçà Jupiter

D'abandonner sa cour, d'aller vivre
au désert,

De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut :

Devant son tribunal l'escarbot
comparut,

Fit sa plainte et conta l'affaire.

On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avait tort.

Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,

Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour

En une autre saison, quand la race escarbote

Est en quartier d'hiver, et comme la marmotte,

Se cache et ne voit point le jour.



Le Lion et le Moucheron



A-T-EN, CHÉTIF INSECTE,
excrément de la terre » :

C'est en ces mots que le
Lion

Parlait un jour au
moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de
roi

Me fasse peur, ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi,

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,

Fut la trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps, fond sur le
cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil

étincelle ;

Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ :

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle :

Tantôt pique l'échine et tantôt le museau.

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête
irritée

Qui de la mettre en sang lui fasse son
devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-
même,

Fait résonner sa queue à l'entour de
ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa
fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les
dents.

L'insecte du combat se retire avec
gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la

victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre
en chemin

L'embuscade d'une araignée ;

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être
enseignée ?

J'en vois deux dont l'une est qu'entre
nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les
plus petits ;

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu
se soustraire,

Qui périt pour la moindre affaire.



L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel



N ÂNIER, SON sceptre à
la main,

Menait, en empereur
romain,

Deux coursiers à longues
oreilles.

L'un, d'éponges chargé, marchait
comme un courrier ;

Et l'autre, se faisant prier,

Portait, comme on dit, les bouteilles :

Sa charge était de sel. Nos gaillards
pèlerins

Par monts, par vaux et par chemins,

Au gué d'une rivière à la fin
arrivèrent,

Et fort empêchés se trouvèrent.

L'ânier, qui tous les jours traversait
ce gué là,

Sur l'âne à l'éponge monta,

Chassant devant lui l'autre bête,

Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa ;
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.

Camarade épongieux prit exemple sur
lui,

Comme un mouton qui va devant
dessus la foi d'autrui.

Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col
il se plonge,

Lui le conducteur et l'éponge.

Tous trois burent d'autant : l'ânier et
le grison

Firent à l'éponge raison.

Celle-ci devint si pesante,

Et de tant d'eau s'emplit d'abord,

Que l'âne succombant ne put gagner
le bord.

L'ânier l'embrassait, dans l'attente

D'une prompte et certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce
fut, il n'importe ;

C'est assez qu'on ait vu par là qu'il
ne faut point

Agir chacun de même sorte.

J'en voulais venir à ce point.



Le Lion et le Rat

 L FAUT, AUTANT qu'on peut,
obliger tout le monde :

On a souvent besoin d'un plus
petit que soi.

De cette vérité deux fables feront
foi,

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut et fit tant par ses
dents

Qu'une maille rongée emporta tout
l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.



La Colombe et la Fourmi



'AUTRE EXEMPLE EST tiré
d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau
buvait une colombe,

Quand sur l'eau se
penchant une fourmi y

tombe,

Et dans cet océan l'on eût vu la
fourmi

S'efforcer, mais en vain, de regagner
la rive.

La colombe aussitôt usa de charité :

Un brin d'herbe dans l'eau par elle
étant jeté,

Ce fut un promontoire où la fourmi
arrive.

Elle se sauve ; et là-dessus

Passe un certain croquant qui
marchait les pieds nus.

Ce croquant, par hasard, avait une
arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait
fête.

Tandis qu'à le tuer mon villageois
s'apprête,

La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part et tire de
long.

Le soupé du croquant avec elle
s'envole :

Point de pigeon pour une obole.



L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits



N ASTROLOGUE UN jour
se laissa choir

Au fond d'un puits. On
lui dit : « Pauvre bête,

Tandis qu'à peine à tes
pieds tu peux voir,

Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure en soi, sans aller plus
avant,

Peut servir de leçon à la plupart des
hommes.

Parmi ce que de gens sur la terre
nous sommes

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du destin les mortels
peuvent lire.

Mais ce livre, qu'Homère et les siens
ont chanté,

Qu'est-ce, que le hasard parmi

l'antiquité,

Et parmi nous la providence ?

Or, du hasard, il n'est point de science :

S'il en était, on aurait tort

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,

Toutes choses très incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,

Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?

Aurait-il imprimé sur le front des

étoiles

Ce que la nuit des temps enferme
dans ses voiles ?

A quelle utilité ? Pour exercer
l'esprit

De ceux qui de la sphère et du globe
ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux
inévitables ?

Nous rendre, dans les biens, de
plaisir incapable ?

Et, causant du dégoût pour ces biens
prévenus,

Les convertir en maux devant qu'ils
soient venus ?

C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de
le croire.

Le firmament se meut, les astres font
leur cours,

Le soleil nous fuit tous les jours,

Tous les jours sa clarté succède à
l'ombre noire,

Sans que nous en puissions autre
chose inférer

Que la nécessité de luire et
d'éclairer,

D'amener les saisons, de mûrir les
semences,

De verser sur les corps certaines

influences.

Du reste, en quoi répond au sort
toujours divers

Ce train toujours égal dont marche
l'univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscopes,

Quittez les cours des princes de
l'Europe ;

Emmenez avec vous les souffleurs
tout d'un temps :

Vous ne méritez pas plus de foi que
ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons
à l'histoire

De ce spéculateur qui fut contraint
de boire.

Outre la vanité de son art
mensonger,

C'est l'image de ceux qui baillent aux
chimères,

Cependant qu'ils sont en danger,

Soit pour eux, soit pour leurs
affaires.



Le Lièvre et les Grenouilles

 UN LIÈVRE EN son gîte
songeait
(Car que faire en un gîte,
à moins que l'on ne
songe ?) ;

Dans un profond ennui
ce lièvre se plongeait :

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux

Sont, disait-il, bien malheureux ;

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite,

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite

M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi »

Ainsi raisonnait notre lièvre,

Et cependant faisait le guet.

Il était douteux, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout
lui donnait la fièvre.

Le mélancolique animal,

En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un
signal

Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! Ma présence

Effraye aussi les gens, je mets l'alarme au camp !

Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !

Je suis donc un foudre de guerre ?

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur
la terre

Qui ne puisse trouver un plus
poltron que soi. »



Le Coq et le Renard



UR LA BRANCHE d'un arbre
était en sentinelle

Un vieux coq adroit et
matois.

« Frère, dit un renard,
adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle :

Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer, descends, que
je t'embrasse.

Ne me retarde point, de grâce ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes
sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires ;

Nous vous y servirons en frères.

Faites en les feux dès ce soir,

Et cependant, viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.

– Ami, reprit le coq, je ne pouvais
jamais

Apprendre une plus douce et
meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux
lévriers,

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on m'envoie.

Ils vont vite et seront dans un
moment à nous

Je descends : nous pourrons nous
entre-baiser tous.

– Adieu, dit le renard, ma traite est

longue à faire,

Nous nous réjouirons du succès de
l'affaire

Une autre fois. » Le galand aussitôt

Tire ses grègues, gagne au haut,

Mal content de son stratagème.

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le
trompeur.



Le Corbeau voulant imiter l'Aigle



'OISEAU DE JUPITER
enlevant un mouton,

Un corbeau, témoin de
l'affaire,

Et plus faible de reins,
mais non pas moins

glouton,

En voulant sur l'heure autant faire.

Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus
gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des
Dieux.

Gaillard corbeau disait, en le couvant
des yeux :

« Je ne sais qui fut ta nourrice ;

Mais ton corps me paraît en
merveilleux état :

Tu me serviras de pâture »

Sur l'animal bêlant à ces mots il
s'abat.

La moutonnaire créature

Pesait plus qu'un fromage, outre que
sa toison

Était d'une épaisseur extrême,

Et mêlée à peu près de la même
façon

Que la barbe de Polyphème.

Elle empêtra si bien les serres du
corbeau,

Que le pauvre animal ne put faire
retraite.

Le berger vient, le prend, l'encage et
beau

Le donne à ses enfants pour servir

d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre :

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;

Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.



Le Paon se plaignant à Junon



LE PAON SE plaignait à
Junon.

« Déesse, disait-il, ce n'est
pas sans raison

Que je me plains, que je
murmure :

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplaît à toute la nature ;

Au lieu qu'un rossignol, chétive
créature,

Forme ses sons aussi doux
qu'éclatants,

Est lui seul l'honneur du
printemps. »

Junon répondit en colère :

« Oiseau jaloux, et qui devrais te
taire,

Est-ce à toi d'envier la voix du
rossignol,

Toi que l'on voit porter à l'entour de
ton col

Un arc en ciel nué de cent sortes de soies,

Qui te panades, qui déploies

Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

La boutique d'un lapidaire ?

Est-il quelque oiseau sous les cieux

Plus que toi capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes propriétés.

Nous vous avons donné diverses qualités :

Les uns ont la grandeur et la force en partage ;

Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;

Le corbeau sert pour le présage ;

La corneille avertit des malheurs à venir ;

Tous sont contents de leur ramage.

Cesse donc de te plaindre ; ou bien,
pour te punir,

Je t'ôterai ton plumage. »



La Chatte métamorphosée en Femme



N HOMME CHÉRISSEAIT
éperdument sa chatte ;

Il la trouvait mignonne,
et belle, et délicate,

Qui miaulait d'un ton
fort doux :

Il était plus ou que les fous.

Cet homme donc, par prières, par larmes,

Par sortilèges et par charmes,

Fait tant qu'il obtient du destin

Que sa chatte, en un beau matin,

Devient femme ; et, le matin même,

Maître sot en fait sa moitié.

Le voilà fou d'amour extrême,

De fou qu'il était d'amitié.

Jamais la dame la plus belle

Ne charma tant son favori

Que fait cette épouse nouvelle

Son hypocondre de mari.

Il n'y trouve plus rien de chatte.

Un soir quelques souris qui
rongeaient de la natte

Troublèrent le repos des nouveaux
mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en
posture :

Pour cette fois, elle accourut à
point ;

Ce lui fut toujours une amorce,

Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout, certain âge
accompli.

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son
pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut désaccoutumer :

Quelque chose qu'on puisse faire,

On ne saurait le réformer.

Coups de fourche ni d'étrivières

Ne lui font changer de manière ;

Et fussiez-vous embâtonnés,

Jamais vous n'en serez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtres.



Le Lion et l'Ane chassant



LE ROI DES animaux se mit
un jour en tête

De giboyer : il célébrait sa
fête.

Le gibier du lion, ce ne
sont pas moineaux,

Mais beaux et bons sangliers, daims

et cerfs bons et beaux.

Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère

De l'âne à la voix de Stentor.

L'âne à Messer lion fit office de cor.

Le lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à
ce son

Les moins intimidés fuiraient de leur
maison.

Leur troupe n'était pas encore
accoutumée

A la tempête de sa voix ;

L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :

La frayeur saisissait les hôtes de ces bois,

Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable

Où les attendait le lion.

« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?

Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.

– Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :

Si je ne connaissais ta personne et ta race,

J'en serais moi-même effrayé. »

L'âne, s'il eût osé, se fut mis en colère,

Encor qu'on le raillât avec juste raison ;

Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?

Ce n'est pas là leur caractère.



Testament expliqué par Esope



DI CE QU'ON dit d'Esope est
vrai,

C'était l'oracle de la
Grèce :

Lui seul avait plus de
sagesse

Que tout l'Aréopage. En voici pour

essai

Une histoire des plus gentilles
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :

Une buveuse, une coquette,
La troisième, avare parfaite.

Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,

Leur laissa tout son bien par
portions égales,

Et donnant à leur mère tant,

Payable quand chacune d'elles

Ne posséderait plus sa contingente
part.

Le père mort, les trois femelles

Courent au testament, sans attendre
plus tard.

On le lit, on tâche d'entendre

La volonté du testateur ;

Mais en vain ; car comment
comprendre

Qu'aussitôt que chacune sœur

Ne possédera plus sa part
héréditaire,

Il lui faudra payer sa mère ?

Ce n'est pas un fort bon moyen

Pour payer, que d'être sans bien.

Que voulait donc dire le père ?

L'affaire est consultée, et tous les
avocats,

Après avoir tourné le cas

En cent et cent mille manières,

Y jettent leur bonnet, se confessent
vaincus,

Et conseillent aux héritières

De partager le bien sans songer au
surplus.

« Quant à la somme de la veuve,

Voici, leur dirent-ils, ce que le
conseil treuve :

Il faut que chaque sœur se charge par
traité

Du tiers, payable à volonté,

Si mieux n'aime la mère en créer une
rente,

Dès le décès du mort courante. »

La chose ainsi réglée, on composa
trois lots :

En l'un, les maisons de bouteille,

Les buffets dressés sous la treille,

La vaisselle d'argent, les cuvettes, les
brocs,

Les magasins de malvoisie,

Les esclaves de bouche, et pour dire

en deux mots,

L'attirail de la goinfrerie ;

Dans un autre, celui de la
coquetterie,

La maison de la ville et les meubles
exquis,

Les eunuques et les coiffeuses,

Et les brodeuses,

Les bijoux, les robes de prix ;

Dans le troisième lot, les fermes, le
ménage,

Les troupeaux et le pâturage,

Valets et bêtes de labour.

Ces lots faits, on jugea que le sort
pourrait faire

Que peut-être pas une sœur

N'aurait ce qui lui pourrait plaire.

Ainsi chacune prit son inclination,

Le tout à l'estimation.

Ce fut dans la ville d'Athènes

Que cette rencontre arriva.

Petits et grands, tout approuva

Le partage et le choix : Esope seul
trouva

Qu'après bien du temps et des peines

Les gens avaient pris justement

Le contre-pied du testament.

« Si le défunt vivait, disait-il, que
l'Attique

Aurait de reproches de lui !

Comment ? Ce peuple qui se pique

D'être le plus subtil des peuples
d'aujourd'hui,

A si mal entendu la volonté suprême

D'un testateur ? » Ayant ainsi parlé,

Il fait le partage lui-même,

Et donne à chaque sœur un lot contre
son gré ;

Rien qui pût être convenable,

Partant rien aux sœurs d'agréable :

A la coquette, l'attirail

Qui suit les personnes buveuses ;

La biberonne eut le bétail ;

La ménagère eut les coiffeuses.

Tel fut l'avis du Phrygien,

Alléguant qu'il n'était moyen

Plus sûr pour obliger les filles

A se défaire de leur bien ;

Qu'elles se marieraient dans les
bonnes familles,

Quand on leur verrait de l'argent ;

Paieraient leur mère tout comptant ;

Ne posséderaient plus les effets de
leur père :

Ce que disait le testament.

Le peuple s'étonna comme il se
pouvait faire

Qu'un homme seul eût plus de sens

Qu'une multitude de gens.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

